

Présentation d'un peintre par lui-même

Gilles L'Heureux

L'inspiration est une tenue rivièrè de brillante clarté qui jaillit d'une Connaissance vaste et éternelle. Elle dépasse la raison plus parfaitement que la raison ne dépasse la connaissance des sens.
(Aphorisme 2)

Sri Jurobindo

Ma recherche en art a toujours privilégié l'exploration de sa genèse plutôt que l'activité physique de production de ces choses qu'on appelle des objets d'art. Aussi, lorsque j'ai abordé l'étude comparative de cette production dans les faits, je n'ai pas été surpris d'y constater que les sociétés s'emparent de l'art comme elles le feraient de n'importe quelle chose matérielle ou intellectuelle, c'est-à-dire pour n'en faire que des objets de communication et d'échange, chacune selon sa culture et les représentations qu'elle se fait des pouvoirs qu'elle doit exercer pour conserver, améliorer, augmenter ou jouir de sa prise sur le monde. Ces objets ne peuvent en eux-mêmes rendre compte de l'art et ce dernier ne peut lui-même relever d'activités et de choses qui sont conçues essentiellement dans le but d'assurer la survie et la reproduction des individus et des groupes qui composent les sociétés. Contrairement à ce que l'on croit, l'art ne relève pas davantage de l'individu – celui-ci n'étant qu'un élément entrant dans la composition physique de groupes qui s'amalgament à leur tour en sociétés.

Par contre en intégrant à cette étude comparative celle de la genèse de l'art, on voit bien que l'art ressortit à la personne. D'origine étrusque, le mot *persona* désignait le masque de théâtre servant aussi à amplifier la voix de l'acteur. En dépit de la diversité de significations qui l'ont recouvert symboliquement par la suite, ce mot éveille toujours en l'oreille latine les sons essentiels de «*per sum*» qu'on peut traduire littéralement par «à travers (les apparences et la durée), Je (suis)». Le terme «personne» renvoie donc à la conscience, au Je transcendantal, à l'«être-en-soi» ultime qu'on dit autrement encore immortel, divin, pur, infini, libre, parfaitement détaché – des notions qui peuvent toutes se rattacher en essence à celle de *sujet*. Or, comparativement, la notion d'«individu», qui renvoie au groupe et à la société, se rattache plus exactement à l'*objet* de la physique sociale. Mais cette dernière étant de plus liée dialectiquement à la politique, cet objet passe aussi d'une signification d'ampleur à celle de son intensité d'ampleur du fait que la politique fait des hommes eux-mêmes cette fois – et non des choses – son objet le plus élevé. Dans ces conditions, transposé en chose physique ou politique par la société et livré de surcroît à une activité matérielle ou symbolique dans les termes actuels d'un savoir qui se croit d'autant plus objectif qu'il se coupe du sujet, il ne subsiste plus du sens de ce sujet et de l'art qui en relève qu'une abstraction elle-même invertie en sa propre représentation. Ce niveau de savoir exprime en fait la naïveté d'une pensée objectivante qui, au plus fort de la fin historique de son hégémonie, tente de nier la vision de la réalité – gênante pour son maintien – des accomplissements de plus en plus évidents d'une activité subjective qui, loin d'être une représentation de

sens commun ou amoindrisse de science, permet présentement de franchir ce cap sans aucune perte de pouvoirs sur le monde en s'avérant au contraire et en ce cas plus performante. Certains esprits, même parmi les individus les plus respectables de nos sociétés, persistent à entretenir leur méconnaissance du sujet jusqu'à promulguer ouvertement la dissolution de la personne humaine, parfois de façon très convaincante au moyen de théories matérialistes aujourd'hui largement dépassées, même si leur activité les conduit à leur propre néant. Or c'est justement à cet abîme spirituel que s'oppose simultanément l'expression d'une remontée vers les sommets de l'art s'accomplissant en la personne par une saisie du sujet qui est toute aussi radicale que le fut celle de l'objet depuis Galilée – et c'est de plus par cette haute activité personnelle qu'est authentifié l'art, en même temps qu'est fondée aussi sa permanence dans le monde.

En conséquence de cette recherche et de mes études, j'ai toujours perçu les objets qu'étaient mes propres tableaux, dessins ou autres travaux d'art comme de simples signes marquant une genèse enfouie au plus profond de soi et du monde. Accordant cette vision à celle de mes propres pas comme de ceux d'un marcheur dont la mer effacerait la trace sur le sable, le sujet de l'art m'est apparu non seulement hors d'atteinte du temps, et ne pouvant se fonder dans les concepts d'essence spatiale qui ont tant marqué les modes et courants d'arts de mes contemporains. Il en résulta de plus que mon activité d'artiste demeurera étrangère à la pratique largement établie aujourd'hui qui, en persistant à confondre art et démonstration, bute sur des questions de diffusion et

d'exposition d'objets matériels ou intellectuels. Il est d'ailleurs facile de constater où conduit, de nos jours, cette problématique de la communication et de l'échange insuffisamment dialectisée: les travaux d'artistes – y compris les artistes eux-mêmes – sont banalisés en choses par la volonté naïve de faire relever l'art d'une instrumentation sociale. Inauthentique par négation ou méconnaissance de la réalité du sujet, cet art inversé s'affiche avec tous les excès, les intrigues et les complications individuelles ou sociales que commande l'envergne d'une telle inversion de sens. Mais en suivant à la trace, par de simples méthodes d'enquête, les formes cachées du détournement de l'art en questions de physique sociale et de politique – puis en analysant à fond ces données – on arrive à démasquer sa nature véritable dans le monde, et du coup celle de ses rapports avec les enjeux d'un bien plus grand combat qui se passe en chaque personne.

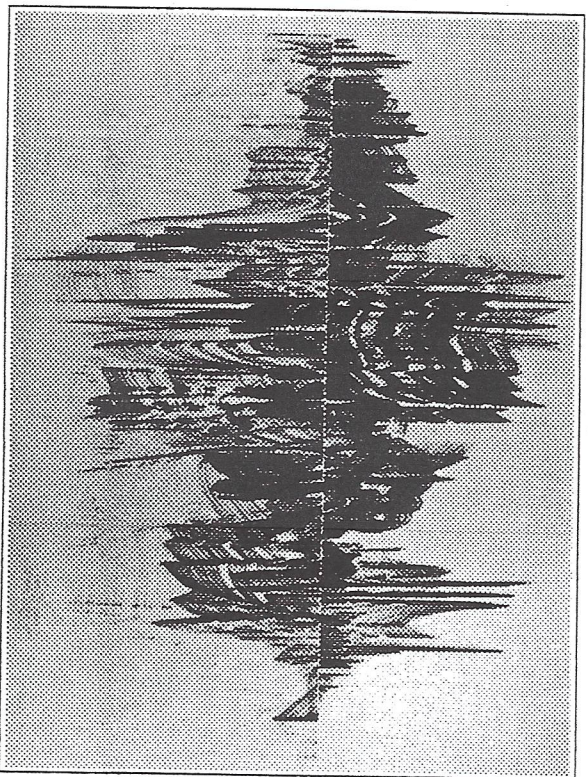
C'est donc en reprenant constamment en main sa propre personne, par l'observation rigoureuse de ce qui se passe en soi à chaque instant, en tout temps et lieux, qu'est révélée la source des pouvoirs de l'expression. Plus précisément en ce qui concerne l'art, c'est par ce qui tend, selon les mots de Raymond Abellio, à une «*adéquation de l'acte à la vision*». Un tel art se fonde dans le paradoxe alchimique d'une transformation et conversion où, en étant radicalement saisi, le sujet se fait simultanément sujet de recherche et sujet vivant se recherchant. En cette saisie authentifiante de soi dans le monde, l'art est tout autre que le résultat ou la cause d'une production d'objet matériel ou intellectuel: il est *Materia Prima* ou condition première d'où jaillit, de manière éclatante et permanente, une matière

seconde de laquelle seront pétris des travaux qui n'ont plus rien à voir avec les choses ou objets relevant d'une instrumentation sociale limitée par les définitions, lois et pouvoirs de la physique et de la politique. Il découle de la perception de cette haute réalité et de la nouveauté de l'action qu'elle permet que ce n'est plus seulement le monde mais l'univers aussi qui se prêtent à une création et transfiguration dans leur essence même.

Mais il faut savoir de façon réflexive et vécue que cette création de monde et d'univers se fait d'abord par l'intégration initiatique d'un mieux voir et faire qui n'est pas opposé à la science, au savoir ou à la réalité sociale et bien plutôt clairement relié à ces derniers. Ainsi mon activité personnelle et ma production de peinture (les signes ou traces de cette recherche, par exemple dans cette série d'environ quatre-vingt-sept dessins à l'encre sur papier réalisés à la suite de deux été passés à reboiser nos forêts en Abitibi, en 1988-1989) paraissent être issues de ce séjour alors qu'elles avaient déjà pris forme dans des travaux antérieurs et qu'elles s'inspiraient de bien plus que l'engagement social d'un travail vécu dans un camp de planteurs et planteuses d'arbres.

C'est plutôt dans la lumière qui éclaire la réalité de l'interdépendance subjective et universelle dans le monde – non simplement à cause de la grande amitié que j'entretiens avec ma forêt depuis mon enfance ni au hasard d'un séjour chez elle comme travailleur forestier – que je peux comprendre et voir que c'était afin que jaillisse l'éclair de l'art qui les unit que se sont rencontrés cette forêt et cette vie. Parce que ces der-

nières sont aujourd'hui «dépêintes» en moi, je peux en offrir les signes à la vue de tous sans avoir à faire le souhait qu'ils soient aussitôt oubliés comme le commande la sagesse orientale. En effet, en plus de savoir dorénavant comment et pourquoi ceux-ci sont reçus comme objets et images dans le monde, je connais la loi qui fait qu'ils seront effectivement oubliés comme tels – car je vois, de toute part et dans l'instant, comment ceux-ci s'effaçant en soi, simultanément dans la transcendence s'achève l'art et s'accomplit l'oeuvre dans toute sa splendeur et sa nouveauté.



*Dessin numéro 2 - Série de la forêt
Gilles l'Heureux*

de l'agenda de mère

Voir la composition du soleil ou les lignes de Mars est sans doute un grand exploit, mais quand tu auras l'instrument qui te fera voir l'âme de l'homme comme tu vois un tableau, alors tu souriras des merveilles de la science physique comme d'un jouet pour les bébés. (Aphorisme 110)

Sri Aurobindo

«Les «merveilles», c'est très bien, c'est leur affaire. Mais c'est leur assurance outrecuidante qui me fait sourire. Ils s'imaginent qu'ils savent. Ils s'imaginent qu'ils ont la clef, c'est cela qui fait sourire. Ils s'imaginent qu'avec tout ce qu'ils ont appris, ils sont les maîtres de la Nature – c'est un enfantillage. Il y aura toujours quelque chose qui leur échappera tant qu'ils ne seront pas en rapport avec la Force créatrice et la Volonté créatrice.

C'est une expérience que l'on peut faire facilement: un savant peut expliquer tous les phénomènes que l'on voit, il peut même se servir des forces physiques et leur faire faire ce qu'il veut (et ils sont arrivés à des résultats stupéfiants au point de vue matériel), mais si on leur pose seulement cette question, cette simple question: «Qu'est-ce que la mort?», au fond, ils n'en

savent rien. Ils vous décrivent le phénomène tel qu'il se produit matériellement, mais, s'ils sont sincères, ils sont obligés de dire que cela n'explique rien.

Il y a toujours un moment où cela n'explique plus rien. Parce que savoir... savoir, c'est pouvoir.

(silence)

En définitive, ce qui est le plus accessible à la pensée matérialiste, la pensée scientifique, c'est le fait qu'ils ne peuvent pas prévoir. Ils prévoient beaucoup de choses, mais le déroulement des événements terrestres est au-delà de leurs prévisions. Je crois que c'est la seule chose qu'ils peuvent admettre – il y a un aléatoire, il y a un champ d'imprévu qui échappe à tous leurs calculs.

Je n'ai jamais parlé avec le savant-type ayant la connaissance la plus moderne, alors je ne suis pas tout à fait sûr, je ne sais pas dans quelle mesure ils admettent un imprévu ou un incalculable.

Ce que Sri Aurobindo veut dire, je crois, c'est que quand on est en communion avec l'âme et que l'on a la connaissance de l'âme, c'est une connaissance tellement plus merveilleuse que la connaissance matérielle, que c'est presque un sourire de dédain. Je ne pense pas qu'il veuille dire que la connaissance de l'âme vous apprend sur la vie matérielle des choses que l'on n'apprend pas avec la science.

Le seul point (je ne sais pas si la science y est arrivée), c'est l'imprévisible de l'avenir. Mais il se peut qu'ils disent que c'est parce qu'ils ne sont pas encore arrivés à la perfection des instruments et des métho-

des. Par exemple, ils pensent peut-être qu'au moment où l'homme a fait son apparition sur la terre, s'ils avaient eu les instruments qu'ils ont maintenant, ils auraient été capables de prévoir la transformation de l'animal en homme ou l'apparition de l'homme à la suite de «quelque chose» dans l'animal – je ne suis pas au courant de leurs prétentions les plus modernes. En ce cas, ils devraient être capables de mesurer ou de percevoir la différence de l'atmosphère, maintenant, avec l'intuition de quelque chose qui n'y était pas, parce que cela appartient encore au domaine matériel. Mais je ne pense pas que ce soit cela que Sri Aurobindo voulait dire; je crois qu'il voulait dire que le monde de l'âme et les réalités intérieures sont tellement plus merveilleuses que les réalités physiques, que toutes les «merveilles» physiques vous font sourire – c'est plutôt cela.»

Mère

Agenda de Mère Vol. 6 (1963 p. 103)

Carnet de lecture

L'idéal de l'unité humaine

Daniel Gagnon

Sri Aurobindo, *L'idéal de l'unité humaine*, traduit de l'anglais par Mère, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 1971.

Sri Aurobindo passe au solvant de sa pensée créatrice l'histoire de l'unité humaine et scrute la vérité profonde et complexe de la Nature en progrès. L'unité peut-elle se produire dans la riche diversité humaine et faire partie du plan final de la Nature? La Nature se sert de moyens apparemment opposés au but qu'elle poursuit, mais les résistances aideront par leur résistance la grande Créatrice, écrit Sri Aurobindo.

D'abord il y eut la famille, ensuite la commune, le clan ou la tribu, la classe, les États-cités; puis il y eut la nation et l'empire, marquant un élargissement constant, entraînant graduellement l'individu à se préparer à l'universalité finale. L'union ultime des peuples du monde est la voie qu'exige l'avenir du genre humain.

En dépit des insuffisances constantes de son effort et des faux pas de sa mentalité, l'humanité sera-t-elle capable d'un bond, d'un soudain progrès évolutif, d'une transition des égoïsmes collectifs à l'idéal de

l'unité humaine? La destruction générale serait la seule autre destinée possible pour elle. La crainte de formidables conflits et de guerres dévastatrices pouvant balayer le globe et faire crouler la civilisation pèse sur la pensée des nations et les pousse vers cet idéal.

Comment une fédération de nations libres (où tout asservissement, toute inégalité forcée et toute subordination d'une nation à une autre auraient disparu), composée de races et de cultures hétérogènes se souderait-elle pour devenir une unité naturelle et psychologique? Y aurait-il quelque chance qu'un ordre supra-national nouveau conduise, par un déroulement naturel du progrès spirituel du genre humain, à une structure solide qui permette à l'humanité de sortir de ses préoccupations inférieures et de commencer enfin à cultiver son moi supérieur? Une humanité spiritualisée qui serait unifiée non seulement dans sa vie extérieure et dans son corps, mais dans son âme intérieure, pourrait-elle subordonner les agents mécaniques, raciaux, géographiques, politiques, à son développement?

L'unité culturelle grandissante et l'interdépendance commerciale et politique accrue de tout le genre humain laissent prévoir l'utilisation organisée d'un État intelligemment représentatif de toute la nation consciente.

Cependant le danger d'un contrôle uniforme sur les peuples de la terre est grand et un régime qui supprimerait toute liberté individuelle au nom de l'uniformité serait désastreux. C'est l'Utopie moderne

de croire qu'uniformité est unité. Sri Aurobindo montre tout le péril d'un État mondial fondé sur le principe de centralisation et d'uniformité, unité mécanique et formelle. Il en résulterait nécessairement un ordre de société statique, car sans liberté individuelle, une société ne peut pas rester progressiste.

Il devrait toujours rester une certaine somme de libre variation dans la pensée, dans la connaissance et la culture. La société humaine ne progresse réellement et «vitalement» que dans la mesure où la loi devient l'enfant de la liberté, écrit Sri Aurobindo. L'idéal de liberté, d'égalité, de fraternité des révolutionnaires français doit prendre naissance dans l'âme et jaillir du dedans, des profondeurs cachées et divines; aucun mécanisme social, politique ni religieux ne peut créer cet idéal d'unité intérieure.

La question est de savoir s'il n'existe pas quelque part un principe d'unité dans la diversité. Il faut compter sur la poussée évolutive, sur un Pouvoir caché plus grand pour conduire l'humanité jusqu'au prochain pas nécessaire, car la nécessité est là. L'Organisation des Nations Unies incarne cette idée à parfaire, c'est dans son événement que se trouve la clef de ce qui doit être.

Nous devons pouvoir trouver le moyen d'une unité humaine réelle, fondamentale, intérieure et complète. Éveiller l'âme dans l'homme et tenter de le faire vivre dans son âme et non dans son ego. Telle serait la base d'un type supérieur d'existence humaine. L'espoir plus haut de l'humanité, écrit Sri Aurobindo en conclusion, dépend du nombre grandissant des hommes qui percevront cette vérité et chercheront à la faire grandir en eux-mêmes.

courrier du lecteur

Dans les temps modernes et sous l'influence européenne, l'art est devenu une excroissance de la vie ou un valet inutile; il aurait dû être son intendant principal et son organisateur indispensable.
(Aphorisme 385)

Sri Aurobindo

Pour le Cahier Bleu, pour Louise Myette, pour Montréal, je pose mes pinceaux et prends la plume. Je laisse cette belle matière, la peinture à l'huile, atterdre dans le noir des tubes, un temps avant sa transformation.

Pour le yoga intégral, Sri Aurobindo et La Mère, à chacun son chemin, à chacun ses moyens, le melting-pot du yoga travaille dans le sens de l'évolution.

La matière est une.

Je pose ma plume, laisse l'ordinateur et reprends les pinceaux de poils de martre. L'alchimie des médiums liant les essences, l'huile et les pigments, transforme la matière jointe à l'esprit par la lumière.

Yoga des oeuvres.

Clair et net, le travail devient l'essence de mes racines. Elles sont dans le vent. Nomade je suis. Le vent aussi.

Le numéro 3 de cette petite revue bleu ciel ira de par le monde, de par les continents, du sud, du nord, de l'est, de l'ouest. Le Cahier Bleu, c'est comme des peintures restant ici et là. Le lien. Qui nous permet d'aller au-delà. Pour «Ça». Merci Le Cahier Bleu.

GAP.
Montréal, le 21 septembre 1994

La vie et l'action touchent à leur point culminant, elles sont éternellement couronnées pour toi, quand tu as obtenu le pouvoir de symboliser et de manifester en chaque pensée et en chaque acte, en art, en littérature et dans la vie, à la maison et dans le gouvernement et la société, dans l'acquisition, la possession et la distribution des richesses, l'Un Immortel au sein de Son être mortel inférieur.
(Aphorisme 205)

Sri Aurobindo

Table des matières

entrevue	4
Jocelyna Dubuc	4
Françoise Houle-Bégin	10
essai	15
Les révolutions spirituelles sont les grandes semelles - <i>Nicole Durand</i>	15
La vertu de l'aphorisme - <i>Guy Lafond</i>	22
Présentation d'un peintre par lui-même - <i>Gilles L'Heureux</i>	28
de l'agenda de Mère	34
carnet de lecture	37
L'idéal de l'unité humaine - <i>Daniel Gagnon</i>	37
courrier du lecteur	40

Les aphorismes de Sri Aurobindo sont tirés de *Pensées et Aphorismes - Tome I - traduits et commentés par la Mère*.
Sri Aurobindo Ashram Pondichéry, 1974.

LE CAHIER BLEU

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9